

Lire et s'écrire Fragments

Hélène Boissé

Number 87, Fall 2000

Lire de la fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boissé, H. (2000). Lire et s'écrire : fragments. *Moebius*, (87), 17–29.

HÉLÈNE BOISSÉ

Lire et s'écrire (fragments)

Les premières voix

J'ai cessé de n'être personne à 9 ans, lorsque j'ai découvert d'autres livres que les «scolastiques», pour emprunter cette appellation à ma nièce de 6 ans.

J'avais 9 ans lorsque je pénétrai en silence, c'était la consigne, dans la première bibliothèque de ma vie. Je me souviens de l'émotion qui m'étreignit lorsque je tins pour la première fois un livre de lecture contre ma poitrine. Je l'empruntai en bonne et due forme, et rentrai à la hâte à la maison dès la fin de cette première journée de ma quatrième année d'école.

Ce soir-là, je commis aussi mon premier délit de lecture. Sitôt après le souper et la vaisselle, je fus comme d'habitude expédiée dans ma chambre pour étudier mes leçons et faire mes devoirs. Excitée, je m'installai à mon pupitre et sortis de mon cartable mon livre de géographie et mon livre de lecture. Je glissai celui-ci à l'intérieur de celui-là et commençai à lire. Je fus naturellement émerveillée. Dès le début de ce roman dont j'ai oublié le titre, je devins le sosie de la petite Clairette, elle-même âgée de 9 ans et elle-même en charge de sa famille, car sa mère était très malade et devait garder le lit. Je lus d'une traite les presque cent pages et, lorsque j'achevai ma lecture, je tombai dans le vide de la vie ordinaire, qui existait déjà avant mais que je ne pouvais pas nommer, parce que je ne possédais nul objet auquel le comparer.

Le lendemain et les jours qui suivirent, je ne levai pas la main comme d'habitude pour répondre aux questions que nous posait notre professeure, afin de vérifier l'acquisition de quelques nouvelles connaissances en

géographie ou en arithmétique. À la récréation, je pénétrai de nouveau dans la bibliothèque, échangeai ce premier livre contre un deuxième, que je lus le soir même, aussi gloutonnement que j'avais lu celui de la veille, et que je lirais tous ceux que j'emprunterais chaque jour, jusqu'à la fin de cette année scolaire.

Lire, cela ne m'a peut-être pas aidée à m'orienter géographiquement, mais cela a alphabétisé mon imaginaire, qui était vacant *avant*: plus je lisais et plus je m'en apercevais. Inconsciemment, bien sûr. Quoi qu'il en soit, la fin de l'année scolaire arriva et me priva de lecture. Je pris conscience du vide et de l'ennui de ma vie sans les livres et, pour tenter de faire passer le temps qui ne passait plus, j'essayai d'écrire, d'inventer moi-même de petites histoires. Peine perdue! Je bredouillai sur papier jusqu'au retour en classe de septembre, lequel me sauva sur-le-champ de mon incapacité de mettre en forme et d'expulser les textes qui m'habitaient. Dès le début de cette nouvelle année, je fis comme j'avais fait l'année précédente, j'empruntai à la bibliothèque un roman par jour, que je pouvais tranquillement dévorer le soir.

Ainsi j'ai lu. Beaucoup lu et beaucoup aimé. À la longue, mes expériences de lecture incorporèrent plus d'un genre d'écriture, allant du journal intime à l'essai, en passant par le roman et la poésie: encore aujourd'hui, je les célèbre tous. De plus, comme Cioran, j'éprouve «la fierté de n'avoir jamais marché derrière un drapeau», ni en littérature ni ailleurs. Mais je l'ai cru *avant* d'apprendre à lire et à me fier à ce que je ressentais, qui était mon matériau de base. Ce que l'on sent, écrivait Virginia Woolf dans son *Journal*, n'est-ce pas la seule chose qui mérite d'être racontée ou, pour l'exprimer autrement, la seule chose qui soit digne d'être élevée jusqu'à la littérature?

Autrefois je ne répondais rien à ces voix de femmes ou d'hommes que je lisais. Je laissais la vérité de chacune s'inscrire en moi, se réécrire à travers moi, comme quelque chose d'incisif, qui faisait écho à la muette expérience que j'avais de moi-même. J'étais trop obnubilée par l'une et par l'autre pour les nuancer ou y

ajouter quoi que ce soit. Mais toutes ces lectures, et d'autres que je faisais en direct, à même les regards de mes semblables et à même les événements qui structuraient la vie quotidienne, ici ou ailleurs, m'ont bientôt remise au monde. Peut-être naissons-nous épais la première fois, comme le suggérait Anaïs Nin, elle aussi dans son *Journal*, qui est l'œuvre principale de sa vie, cela est possible. Toutefois, après avoir visité quantité de livres et d'imaginaires, j'ai décidé, pour moi et pour tous ceux qui voulaient ou voudraient écrire à leur tour un jour, que cette première naissance n'était pas irrémédiable. Nous sommes tous des solitaires, mais nous sommes tous aussi en quelque sorte solidaires, nos vies personnelles n'étant pas très différentes les unes des autres. C'est ce que finalement j'appelle la grande «solitarité» humaine, et que les livres que nous lisons nous dévoilent parfois.

«Vivre et l'écrire», comme le suggère cet énoncé de Philippe Lejeune, à la suite d'une enquête terrain qu'il a dirigée en France autour de la question de la tenue d'un journal intime, et publiée sous le titre «*Cher cahier...*». En effet et, comme l'écrivait à sa manière Gabrielle Roy, dans *La montagne secrète*, «qui n'a rêvé en un seul tableau, en un seul livre, de mettre enfin tout l'objet, tout le sujet; tout de soi; toute son expérience, tout son amour, et combler ainsi l'espérance infinie, l'infinie attente des hommes». À travers le parcours de ce roman, Gabrielle Roy me révélait mon propre projet d'écriture: j'avais et j'étais ce désir de créer. Seul celui-ci définissait mes rapports personnels au monde.

Lire et écrire, premiers aveux, premières ferveurs

Le roman *L'avalée des avalés* fut mon premier royaume d'adolescence. Je m'y sentis à l'aise dès les premières lignes. Il me fit surgir d'une espèce de coma de l'être, et encore d'une absence de désir. Tout dans ce roman m'éveilla à ma vie. J'étais enfin touchée, mon secret m'était révélé. L'écriture de ce roman me bouleversait, les personnages me bouleversaient, dont Bé-

rérence Einberg qui, mieux que les autres qu'elle affrontait afin de s'en séparer et de trouver son identité, afin de lever cet interdit de défusionner qui pesait sur elle depuis sa naissance, me mettait les mots à la bouche, des mots friables mais entiers, qui me permettaient à mon tour de nommer ma vérité, et de remettre ainsi aux autres la leur.

Bérénice Einberg ne me demandait rien, elle s'offrait à ma lecture, comme quelqu'un qui donne la seule vérité dont il dispose, langue première. Elle ne m'a pas fait cadeau de sa vie, mais celle-ci m'a redonné *ma* vie, sa vérité d'écriture, *ma* vérité, et sa langue, *ma* langue. Je pris conscience que mon plaisir de lecture était doublé d'un inavouable désir d'écriture. Bérénice m'éloigna d'un coup des petites Clairette et autres associées de mes premières lectures d'enfance, et je devins virtuellement capable d'affronter mes pères et mères, de même que d'autres autorités ou institutions. Je désirais devenir une auteure. Je ne voulus plus autant souffrir des abus textuels des autres sur ma vie. J'assumai derechef un certain «je» qui n'avait, dans la vie courante, sa place nulle part. Aussitôt que je les connus, Elles, c'est-à-dire l'Écriture et Bérénice, réveillèrent ma rébellion et ma vie bascula du côté des vivants. Personne avant Elles ne m'avait cherchée ni trouvée. Je sentis que j'aurais désormais, un jour, des choses à mettre en forme et en perspective, des réalités que seule la fiction, dans un premier temps, pourrait prendre en charge et assumer. À mon tour, je rêvais d'avoir tous les mots à la bouche. Je voulais perdre ma langue de poche et vivre à la première personne du singulier, comme vivaient beaucoup d'écrivains, soit à travers leurs personnages, soit en tant que narrateur ou simplement comme auteur, peu m'importait.

Lire les autres afin de rentrer chez soi

La lecture et l'écriture sont inextricablement liées. Tous les écrivains n'ont pas écrit avec la même perversité ou un semblable sentiment d'urgence, le même plaisir ou la même douleur extrêmes, mais ceux dont

j'aime entendre la voix n'ont rien écrit autrement: ils ne faisaient pas de littérature, ils écrivaient en s'appropriant leur langue personnelle, issue de l'autre, qu'on qualifiait socialement de maternelle. En effet, comment écrire à partir de matériaux qu'on n'ait d'abord éprouvés? Il m'apparaît impossible d'écrire par-dessus soi, impossible d'écrire en dessous ou à côté. Chaque écrivain ne peut écrire qu'à sa hauteur: il ne lui suffit pas de transférer dans son imaginaire le mouvement extérieur du monde pour pouvoir le décortiquer et l'écrire, encore faut-il que celui-ci l'habite, fasse écho à sa propre subjectivité, à son «je» qui devient alors l'œil magique à travers lequel il aperçoit plus grand que lui. Interviewé sur les rapports qu'il entretient avec l'écriture, dans *La nuit sera calme*, Romain Gary affirme avec insistance qu'il écrit «pour aller chez les autres», pour se débarrasser de son «je» en quelque sorte, s'oublier, visiter l'autre. Peut-être. Mais je ne fais pas mien ce discours. Je lis et j'écris afin de rentrer chez moi, m'éloigner du danger. Mais il n'est pas facile de s'écrire, d'interpréter et de traduire en une langue intime ce qui existe d'abord de manière préverbale et impersonnelle, sans mots pour se dire.

Du réel à l'affection d'écrire

«Comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en l'élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective? Avec un peu d'artifice, donc!» suggérait Jorge Semprun, dans son très beau livre *L'écriture ou la vie*. Comment traduire une vérité, à savoir la sienne, celle qu'on visite forcément en écrivant et qui nous transforme en se transformant elle-même, et comment traiter cet impensable par un autre, le lecteur, en un univers visitable par lui? Interpréter, traduire et élever un imaginaire personnel en un langage accessible à un plus grand nombre, tout n'est-il pas là? Servies tartares, crues, il arrive que les vérités personnelles d'écriture déplaisent, qu'elles soient même irrecevables par l'autre, c'est-à-dire le lecteur. Suffirait-il alors d'élever ces vérités

jusqu'à la fiction, jusqu'à l'inconscient collectif? De leur insuffler un pouvoir d'évocation, afin qu'elles vivent par elles-mêmes, dans les livres et entre les mains du lecteur disponible à recevoir les vérités de l'auteur, qui lui permettront bientôt de revisiter les siennes? Bien sûr, Jorge Semprun se questionne sur la manière de révéler l'ignominie d'Auschwitz à ceux qui ne l'ont pas vécue, pas réellement en tout cas. Mais métaphysiquement, je crois que plusieurs d'entre nous l'avons vécue, à cause de notre parenté humaine avec les autres, tous les autres. Comment transposer alors dans son imaginaire les événements qui n'appartiennent pas à son histoire immédiate, et vice-versa? Grâce à la fiction, bien sûr, et à un pouvoir de représentation mentale et émotive des objets dont il est question. Car je devine que tout imaginaire contient au moins des traces de l'expérience collective de laquelle nous sommes issus, et que si cet imaginaire est *offert en sacrifice* à la cause commune, il élargit le champ de l'expérience virtuelle de l'autre, du lecteur qui peut alors lire et réécrire l'histoire, comprendre et se représenter même ce qu'il n'a pas vécu, en puisant dans sa propre réserve d'émotions et d'images.

Je pourrais poursuivre longtemps ce voyage qui honore à la fois la lecture et l'écriture. Nous lisons et nous écrivons, nous soulageons le monde, du moins le croyons-nous, de quelques-unes de ses blessures narcissiques et autres. Nous créons du sens pour ne pas crever. Nous crayonnons. Nous griffonnons au lieu de n'être personne, que des étrangers à soi-même. Nous tentons de *faire de la lumière* avec tout ça, comme me disait Joseph Bonenfant. Nous. Je. Tu. Avant de lire ou d'écrire, j'essaie d'enlever les vêtements impersonnels que je porte comme un surmoi devenu inutile avec l'âge.

Il arrive à quelques reprises durant une seule vie que deux ou trois phrases lues dans un livre nous terrassent, presque pour toujours. C'est ce qui s'est passé avec quelques passages du *Livre de l'intranquillité*, de Fernando Pessoa.

Mais il n'est pas question d'écrire accrochée à une *citation*, pas plus qu'à une *religion* ou à une *institution* d'ailleurs. *Ces trois mères* devraient même plutôt nous

servir à nous définir nous-mêmes dans nos rapports à elles et aux autres, plutôt que de chercher, fort subtilement souvent, à nous enfermer.

À la lecture de quelques passages du *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa, je fus terrassée. Pourtant, j'avais déjà lu des vérités semblables dans d'autres livres, dans un autre langage d'auteur, mais sans être véritablement atteinte par elles. Alors pourquoi ce miracle cette fois-ci? Nombreuses fois je fus rejointe par la phrase de Pessoa. Je crois que le miracle est dans le ton, la manière dont l'auteur nous dit ce qu'il a à dire, sans désir de nous soumettre à ses visions et définitions du monde, nous proposant plutôt de trouver et créer les nôtres.

Ainsi, quand j'ai lu ce passage de ce livre, je restai bouche bée: «La littérature tout entière est un effort pour rendre la vie réelle [...]. Toutes nos impressions sont incommunicables, sauf si nous en faisons de la littérature. Les enfants sont de grands littérateurs, car ils parlent comme ils sentent, et non comme on doit sentir lorsqu'on sent d'après quelqu'un d'autre. J'ai entendu un enfant dire un jour, pour suggérer qu'il était sur le point de pleurer, non pas "J'ai envie de pleurer", comme l'eût dit un adulte, c'est-à-dire un imbécile, mais "J'ai envie de larmes".»

À la fois concrètes et abstraites, ces quelques lignes me coupèrent le souffle. Il me semblait qu'à travers elles, de nouveau, le sens de la littérature m'était révélé, qu'il se réalisait. Je les relus, pour être certaine de ce que je venais de saisir, et basculai finalement du côté sémantique le plus abstrait. Je fermai le livre et plongeai mon regard dans le beau ciel bleu qu'il faisait ce matin-là. Mais le ciel ne me fut d'aucun secours. Dans quelques instants, je me rabattrais sur le *Petit Robert*, je le savais.

La littérature de l'intranquillité

La littérature, mais qu'est-ce que c'est? Un effort pour rendre la vie réelle? Quelle vie, quelle réalité? Je voulais une définition concrète. Pouvait-on catégoriser ou définir tous ces concepts, sans risquer d'en enfermer

le sens? Pouvait-on leur proposer des repères institutionnels qui ne les déposséderaient pas d'elles-mêmes, ni la vie, ni la réalité, ni la littérature? Qui ne les empêcheraient pas de se modifier de manière singulière à travers chaque lecteur – et chaque auteur virtuel –, d'évoluer à travers soi? La littérature n'est certainement pas un refuge pour les âmes en peine. Elle n'abrite personne. Elle ne donne pas une parole à celui qui n'en a pas, ni même une expérience. «La littérature est un effort pour rendre la vie réelle [...]. » Au lieu d'errer entre mes pensées en quête d'une vérité universelle inatteignable pour l'instant, je décide de consulter le *Nouveau Petit Robert*, édition 1994. Je lis toutes les définitions proposées au mot *littérature*, et je reviens à l'objet spécifique de ma quête. Je voyage de l'un à l'autre. À bout de mots et d'exemples transparents, l'ouvrage me fournit une dernière précision, abrégée, synthétique, avant de m'abandonner à mes propres réflexions et de passer lui-même au mot suivant: «III. Tout usage esthétique du langage, même non écrit.»

Esthétique en plus, la littérature. De nouveau, je consulte le *Petit Robert*. Je veux être rassurée sur le sens des mots. Définitivement, je veux dire. Ensuite, je pourrai tirer du sens de tout ça, relier entre eux les attributs qu'on suppose à la littérature. Il me propose plusieurs avenues visitables: «1. Relatif au sentiment du beau. 2. Qui participe de l'art. 3. Qui a un certain caractère de beauté. 4. Relatif aux moyens mis en œuvre pour maintenir ou améliorer l'apparence physique.» Je vais aussitôt vérifier le sens du mot *physique*: «1. Qui se rapporte à la nature, au monde concret – *matériel*.» Et ça continue. J'interprète et traduis en mes mots, puisqu'ils sont tout ce qu'il me reste. L'esthétique se soucie du beau, sauve ou maintient les apparences. La beauté de la forme serait plus qu'un atout, c'est-à-dire un privilège, une composante essentielle à la littérature. Non pas une chose nécessaire, mais essentielle. Sans la beauté de la forme, de l'«objet» – ici, la littérature –, rien, aucune reconnaissance. Comment définir, dans ce contexte, la beauté? Et la littérature elle-même? Celle-ci ne serait-elle qu'une forme esthétique, sans aucun

souci pour son contenu? Et le contenu existe-t-il en lui-même? Ou bien fait-il de tout temps corps avec la forme?

Je pourrais me promener longtemps d'une définition à l'autre, d'une nuance ténue à une plus ténue encore. On peut errer comme un sans-abri, surtout dans les dictionnaires. À mon tour, j'abandonne le *Petit Robert*. Je dois décoder mes propres perceptions du réel, à partir des matériaux que celles-ci me proposent. Ma logique fera le reste. Je trouve, entre les réalités bien définies par d'autres, de minuscules espaces blancs où m'insérer, et qui offrent des réponses qui me satisfont davantage. Les définitions du dictionnaire servent de repère et d'ancrage à mon imaginaire, qui se présente lui-même comme une encyclopédie de tout ce qui est, a été et sera: il m'appartient quand même de tout mettre en forme.

À l'aide de cet imaginaire, qui contient ses propres nuances lexicales, et après m'être de nouveau reliée à Fernando Pessoa et au *Petit Robert*, j'hésite encore, mais moins. Je ne saisis bien qu'en traînant de l'œil et de la main le sens du mot *littérature*. Je n'arrive pas à le cerner en une seule définition, en une seule phrase. Jusqu'ici, la meilleure définition me fut offerte par Pessoa. Mais j'ai besoin de la questionner en mes mots. Serait-elle l'art de donner une forme verbale à ce qui en semblait d'abord dépourvu? Serait-elle l'art de nommer des pensées, des perceptions, des émotions, une expérience de la vie somme toute personnelle? Expérience qui, de surcroît, résiste depuis toujours au langage, qui refuse d'être nommée une voix pour toutes? À travers ce court extrait, c'est ce que semble avancer Fernando Pessoa, en suggérant de prendre modèle sur les enfants qui ont seuls cette capacité d'inventer le langage, cette capacité de recourir aux formes sans les copier sur d'autres, s'en inspirant tout au plus, et sans se perdre. Lorsqu'ils se perdent, les enfants, lorsqu'ils perdent accès au langage, celui qui leur permet «de tout déréaliser» (encore dans *Le livre de l'intranquillité*) pour s'approprier un monde à leur mesure, se forger une identité, des rêves, des faits, ils devien-

ment des adultes, et Dieu soit loué si, dès lors, leur esprit ne devient pas un raccourci qu'aucun vocable ne peut expliciter, une chose stérile et obsolète. Les auteurs sont tous d'heureux rescapés des camps de la vie réelle. Peu d'auteurs écrivent, mais davantage n'écrivent pas, n'essaient même pas, qui se sont d'avance laissé raconter par d'autres leur vie.

Il suffit donc de s'élever soi-même jusqu'au langage, jusqu'à la métaphore, et encore plus haut, jusqu'à devenir l'auteur, c'est-à-dire le créateur de son expérience d'écrire, qui contient l'expérience entière de la vie ainsi renouvelée à chaque page. Seule la vie intérieure décrite donne une perspective à l'autre vie, celle qui est vécue en direct par tout un chacun, qui préexiste aux mots pour la dire, aux mots qui ne sont ensuite qu'une tentative sans prétention mais louable, qui peuvent servir à l'élever jusqu'à elle-même. Ainsi, des rapports de ressemblances et de différences s'établissent forcément entre les mots de ceux qui écrivent et de ceux qui lisent. Donner une forme esthétique à l'informe, serait-ce une brève définition de la littérature? Fernando Pessoa parle de dépolluer le langage, voire de le recréer. Il n'invite pas à la pureté de l'expression, mais à son originalité, du moins si on veut atteindre la vraie littérature. Ce qui a déjà été nommé, représenté, ne mérite pas de l'être de nouveau, ni par soi ni par quiconque. Si je commettais une faute grave, ce serait cette faute d'impersonnalité, de n'être pas allée assez loin dans l'expression de cette chose que seule moi je peux dire (et nul autre). Le connu est la seule chose dont je me méfie, en littérature du moins.

Dépolluer la langue maternelle

N'est-ce pas cela d'ailleurs que nous exigeons de l'écrivain (comme de nous-mêmes) lorsque nous abordons la chose *littéraire*? Nous voulons qu'il rende la vie réelle, lui restitue sa nature ambiante, tout ce qu'elle a «laissé pour conte» *avant* d'accéder à cette chose merveilleuse qu'est la littérature et qui la contient, à ses paraboles et ses paradoxes, à son imaginaire à la fois personnel et collectif, et qui ne peut rejoindre l'autre

que s'il le porte à son tour à l'expression de soi, que s'il en exalte la profonde intimité, la lui révèle comme une face cachée ou inversée de lui-même, non l'idéale mais la réelle, une lune, un soleil jusque-là inexistant, non pas au grand jour, mais à sa propre lumière, dans ce qu'il a de profondément intime?

Les mots, les alliages et les alliances qu'entre eux les mots inventent portent à la forme les phrases. Les livres entiers ne font que nous donner un aperçu de cette vraie vie, qui se joue quelque part entre l'œil et la page, entre la main et la phrase qui va bientôt naître. L'existence est d'abord «préverbale». La réalité préexiste au langage, et celui-ci en favorise la conscience. Le langage est son propre témoin. Chacun, écrivain ou non-écrivain, nous aimons ou tentons sans cesse de traduire la réalité avec des mots de chair. Nous tentons de rendre la vie réelle, de l'initialiser. C'est ce que, lecteurs, nous osons exiger de l'écrivain: qu'il nous rende la vie vraisemblable et tangible, là où nous avons échoué à la tâche; qu'il nous fasse accéder à la *littérature*, à cet espace-temps de soi et de l'autre «plus grand que culture», qui le dépasse ou le transcende. Non pas que ce dernier écrive au nom de l'humanité entière, afin qu'aucun membre n'ait plus à ouvrir la bouche et déclare lâchement: «Je n'ai rien à rajouter, tout a été dit par un autre, je me tais et me range.»

Je prétends l'exact contraire. Tout ce qui n'a pas été exprimé par soi, élaboré, mis en scène et en forme, manque à l'ensemble, à l'expérience littéraire commune, que chacun fait de la vie un jour, une peine d'amour après l'autre. On n'enterre pas les vivants. La littérature accompagne justement le vivant en chacun, l'unique. Nous ne sommes ni des doubles ni des copies conformes. Nous sommes des êtres uniques. Semblables mais uniques. Cette unicité ouvre le chemin à la littérature. Mais je comprends aisément qu'une personne qui n'a encore jamais vraiment parlé commence par employer les expressions communes, rassurantes. Personne ne peut s'individualiser que s'il s'est d'abord senti relié à l'ensemble. Exprimer l'unique: tel est, il me semble, l'enjeu social de la littérature, cet enjeu qui est

une contribution, dans les deux sens, de soi à l'autre et de l'autre à soi.

La littérature, lecture et écriture, serait sans cesse cette part de soi qui attend d'être nommée, désignée. Quelle part? Je me le demande encore et en vain, en fouillant dans mon imaginaire et dans d'autres livres. Il n'y a pas de réponse définitive ni générale. Tout n'a-t-il pas déjà été formulé par un autre, mot à mot vécu par des milliers d'autres qui écrivaient la vie sans le savoir, en vivant, mais qui ont, tous et chacun, d'abord tenu le monde sur le bout de leur langue? La littérature ne sauve la peau de personne, elle la rachète. Je l'ai déjà exprimé à travers deux vers bien solitaires: «La peau l'œil la joue / contre l'éternité».

Elle frémit sur toutes les lèvres, la littérature... orale. Mais l'esthétique, celle qui demande à être mise en forme, qui demande à être pesée et pensée, traduite en langage, où se cache-t-elle? Il est facile de charrier des clichés, des préjugés, des idéologies de fortune. Tout ceci n'est pour moi que de la «pré[-]littérature». C'est comme de la préhistoire, cela n'invente rien. C'est de la littérature orale à l'état brut, qui nous remplit la bouche et le corps dès la naissance. Elle ne m'intéresse qu'en relation avec ce que je peux en extraire, tirant à mon tour la langue à ma mère, celle-ci ayant été ma première institution. Oui, «j'ai envie de larmes», mais je n'ai pas envie de pleurer. Cette envie appartenait à la personne que j'étais *avant* d'apprendre à lire et à écrire sur du papier à lèvres bavardes et contemporaines, que j'ai, je le répète, troqué contre une quantité inépuisable de blocs d'écriture et de crayons à mine. D'ailleurs, ceux-ci ne me servent pas à écrire mais plutôt à tout réécrire autrement, dans une langue plus personnelle que maternelle pour quiconque.

Si, après la lecture ou l'écriture, la vie ne devient pas plus matérielle, palpable, je suis appauvrie. Mais voilà, je suis enrichie. La littérature est cette *offrande* de soi à soi et à l'autre. Rien n'est plus difficile ni passionnant que de tenter cette chose ultime, donner une forme à ce qui n'en avait pas, à ce qui se présentait d'abord par le siège, ce qui semblait d'avance incon-

cevable. Inconcevable. Et voici que je pense maintenant au suicide d'une *mère d'adoption*. J'ai tous les éléments en tête et en main, mais cela demeure inénarrable. Pendant que le temps me tourne autour, des gens murmurent ou disent n'importe quoi à ce propos, comme lorsque l'on n'a pas aimé quelqu'un, personnellement, je veux dire. À l'écart, je ne suis habitée que par son dernier geste, le reste de mon corps est vide. Je ne suis pas assez *désassommée*. Les jours, les semaines, même les mois passent maintenant moins lentement qu'au début de la mort mais rien, rien ne me rend la chose *traversable*. Je me suis sentie ainsi lorsque j'ai découvert le suicide de Virginia Woolf, de Romain Gary et, dernièrement, de Cioran. Cioran, je croyais qu'il avait échappé à sa propre mort, à son désir de mort. N'est-ce pas lui qui avait écrit, dans ses *Cahiers*: «Je me détache du suicide, parce que j'ai dépassé la quête d'une *solution*.»

Mais la littérature ne sauve personne. Tout au plus rachète-t-elle un vécu, à la fois personnel et universel, qu'elle impose à toutes les personnes qui lisent, à celles qui écrivent, celles qui ne savent plus vivre sans déraisonner, au moins un peu.